

La Rhétorique entre les lignes

Shannon Purves-Smith,
retraîtée
Université Wilfrid Laurier

Traduction : Victor Ferry

Anticipant le thème du Congrès 2012 de la Fédération Canadienne des Sciences Humaines et de la session spéciale de notre Société Canadienne pour l'Etude de la Rhétorique, les contributeurs de ce quatrième volume de la revue de la SCER ont, par chance, fait converger leurs réflexions sur l' « incertitude », problématique commune à ces articles aussi divers que stimulants. Nos auteurs mettent en lumière le fait que les artefacts rhétoriques fonctionnent souvent de façons contradictoires, ambiguës ou voilées, si bien que leurs intentions persuasives ne sont pas toujours apparentes d'emblée. Dès lors, cerner la nature oblique de ces discours, qui proviennent d'ailleurs de traditions historiques et sociales diverses, suppose des précisions de contexte que les auteurs ont gracieusement partagées avec nous. Dans ces articles, les auteurs interrogent les objectifs du langage, qui obscurcit autant qu'il révèle. Parfois, ils observent ce que le langage ne dit pas pour découvrir ce qu'il signifie.

Nos auteurs abordent différents aspects de *l'ethos* : le caractère, l'identité, la position, les rôles, les valeurs, les traditions, les communautés, et la société. En quoi des stratégies discursives comme la feintise, l'omission, le fait de dire trop ou trop peu, participent de l'ethos de l'orateur? Est-ce que le rhéteur qui use de ces techniques demeure « un gentilhomme parlant bien? » Ou ne s'agit-il là que d'une définition noble, mais naïve, destinée à de jeunes étudiants désireux d'acquérir des « trucs » rhétoriques pour réussir dans leurs études de droit ? Le mensonge n'a jamais fait parti de la terminologie de la rhétorique, mais certaines de ses figures sont ambiguës : l'ironie, par exemple, qui en Grec (*eirōneía*) signifie dissemblable. Une autre, la *dissimulatio*, signifie feindre ou occulter. Néanmoins, la rhétorique n'a jamais promis la vérité : elle vise le probable. C'est ce qu'on obtient avec des

types indirects de rhétorique, pour lesquels rien n'est sûr et qui forment le contenu des articles de ce revue.

D'un autre côté, la rhétorique dit bien plus que les simples faits. Selon qu'on appelle le gouvernement canadien actuel « Le gouvernement Harper » ou que l'on rappelle les mots attribués à Louis XIX, « L'état, c'est moi », de telles figures de discours véhiculent immédiatement le point de vue de celui qui parle. Une métaphore peut emmener l'auditeur dans des lieux insoupçonnés, avec une nouvelle profondeur de la compréhension. Une antithèse peut réduire la question à un point de vue polarisé. L'ironie dit autant de l'orateur que du sujet. Les stratégies rhétoriques ne sont donc pas tant déviantes qu'éclairantes ; elles ne rendent le discours pas trompeur mais transparent, pas dissimulateur mais révélateur. Le problème, dans l'environnement politique actuel, n'est pas tant que la rhétorique soit trompeuse mais qu'elle soit prosaïque, rebattue, inepte, ou mesquine. De nos jours, c'est plutôt le langage « imagé » de satiristes politiques qu'on risque de trouver une métaphore étonnante, un aphorisme ou un enthymème.

La variété des sujets des articles, allant de l'antiquité à des sujets plus actuels, suggère l'inclinaison des auteurs à aller au-delà des théories rhétoriques classiques, dans leur désir de découvrir des motifs dans des genres de discours variés, qu'il s'agisse de délibérations collectives, d'articles de journaux, de documents historiques, de lettres, d'oraisons, de récits ou de poésie. Leur volonté de « lire entre les lignes », à la recherche de nouveaux éclairages sur comment et pourquoi les stratégies persuasives sont utilisées, « décodant l'imagination derrière le discours d'un autre » selon les termes de John Gooch dans sa contribution. Le sujet de chaque article est différent, et pourtant, si nous approchons chacun du point de vue du manque de transparence dont témoignent les auteurs de ces discours, nous pouvons distinguer une tendance qui reflète autant l'ambiguïté du discours rhétorique que le scepticisme actuel qu'il produit en chacun d'entre nous. Nous vivons des temps incertains ; mais il en était de

même pour Homer, Luther, Lincoln et des autres orateurs auxquels se réfèrent les auteurs de ces essais.

Tracy Whalen, dans le premier article, “‘Je t’aime, Papa’: Theatricality and the Fifth Canon of Rhetoric in Justin Trudeau’s Eulogy for his Father, Pierre Elliott Trudeau,” enquête sur la sincérité du fils du précédent premier ministre du Canada lors de son oraison funèbre, en 2000. Il y a eu de vives controverses, à la suite de la diffusion, sur l’authenticité de ce discours ; Whalen atténue astucieusement sa propre analyse intellectuelle et objective de l’éloge funèbre en équilibrant les opinions des deux côtés, celles des médias et celles des participants à la cérémonie. Après tout, il y a des contextes où le fait de garder pour soi de l’information n’est rien d’autre que de la discrétion. Les intérêts rhétoriques de Whalen se sont souvent portés sur le cinquième canon de la doctrine : la *pronunciatio*; ici, elle complémente son étude détaillée des expressions faciales, des gestes, des inflexions vocales du jeune Trudeau avec nombre d’informations historiques sur le contexte de ce discours et d’une analyse attentive de son texte. L’article propose une interrogation sur la mesure dans laquelle l’orateur jouait un rôle – si ses soupirs chargés de *pathos*, ses pauses et ses larmes, pour ne nommer que quelques-unes des touches théâtrales, étaient spontanées et authentiques, ou s’il les avait élaborées et répétées, ce qui serait vraisemblable au regard de l’importance du discours. Whalen donne à Trudeau le bénéfice du doute, en respectant son amour familial évidemment sincère et n’aborde jamais le sujet avec cynisme ou légèreté complaisante. Sans doute, nos lecteurs vont-ils se ruer vers *You Tube* après la conclusion de Whalen pour voir la vidéo, courte mais saturée de rhétorique, de cette oraison. Était-ce feint ?

Un moyen de créer de l’incertitude est de contourner la vérité en utilisant la *meiosis*, la figure de style qui atténue une idée. L’alliance inhabituelle de théories rhétoriques et existentielles dans l’article de Sylvain Rheault, « Théories ontologiques du combat appliquées aux discours sur la mission canadienne en Afghanistan », constitue une grille d’analyse utile

permettant d'évaluer le discours politique, ou, pour être plus direct, pour en décrypter la propagande. En utilisant le vocabulaire de philosophes tels que Karl Jasper, Jean-Paul Sartre, Martin Buber, et Simone Weil, il prouve à l'aide de diagrammes ce que nous savions tous intellectuellement: la guerre change les êtres vivants (des corps) en choses (des cadavres). Ses schémas innovants permettent de contrecarrer toute rhétorique sournoise qui pourrait atténuer ce fait grave dans une certitude presque mathématique, en expliquant avec des formes géométriques la cause et l'effet des différentes stratégies militaires. Il applique ensuite ses conclusions aux déclarations de Stephen Harper sur la participation des forces armées canadiennes à la guerre en Afghanistan, à la suite de sa visite en 2007. L'euphémisme (*meiosis*) et son contraire, qui dans ce cas n'est pas vraiment l'hyperbole, mais plutôt la mise en valeur, est en réalité une forme de redéfinition des termes qui doivent être réexaminées à la lumière de la réalité de la guerre. Employer des termes comme *héros*, *aspects militaires*, ou *dimension humanitaire* et se référer aux dépouilles des Canadiens en employant le terme « *the fallen* » sont autant de techniques rhétoriques destinées à dissimuler le fait évident que la guerre est brutale. La rhétorique visuelle de Rheault déjoue-t-elle l'art médiatique de Harper ?

Bruce Dadey aborde un sujet qui intéresse particulièrement les Canadiens : les rhétoriques indigènes (*native rhetorics*). Son argument se fonde principalement sur les pratiques rhétoriques des Indiens d'Amérique [sic], par opposition à celles des cultures européennes, par exemple. Il se concentre sur la relation de l'individu à la collectivité et sur le rôle de la narration dans les négociations chez les aborigènes. Ce que nous apprenons de son étude, devrait, je pense, être considéré attentivement par les universitaires, nos politiciens actuels, les législateurs, les administrateurs, et, plus généralement, par nous tous dans nos relations interpersonnelles. Dans le discours public des cultures indigènes, le « langage circonspect », qui évite nommer une personne, est le genre de détour qui préserve la dignité alors qu'il tend à la vérité. De même, le fait d'identifier la plausibilité de l'improbable est

traité comme une pratique respectable alors que cela semblerait, dans notre pratique argumentative conflictuelle, inutile, voire naïf. Dans sa discussion sur l'importance de la narration dans la rhétorique indigène, Dadey écrit que « Dans la tradition orale, un bon conteur ne dit pas toute l'histoire ». Cette discrétion se traduit par une approche différente de l'interprétation : « le but n'est pas de fixer texte et le sens ». Le fait de considérer une telle indétermination comme une vertu discursive est peut-être risqué, mais c'est peut-être également une sophistication rafraîchissante, selon notre volonté de délibérer par-delà les différences de cultures et de conventions. Dadey mentionne le point de vue postmoderne de l'indéterminisme du texte, indiquant que les rhétoriques tribales ont peut-être été en avance sur ce point. Je me demande si nous sommes prêts à accueillir des stratégies rhétoriques qui peuvent apparaître comme des répétitions inutiles et des pertes de temps pour permettre de trouver une issue satisfaisante aux conflits d'opinions.

Dans l'article de John Gooch, "Reading, Writing, and Imagining the Law: Using James Boyd White's Theories as an Approach to Analyzing Legal Rhetoric," nous trouvons une suggestion selon laquelle « on peut lire les documents juridiques, les traités, et même les constitutions de la même façon que nous lisons la poésie, la prose, ou le théâtre ». White et Gooch vont même jusqu'à utiliser les verbes *analyser*, *imaginer* et *interpréter* dans leur approche de la loi, qu'ils considèrent « comme une interaction entre des textes faisant autorité et un processus de pensée juridique et d'argumentation ». Et ces théories sont convaincantes, les notions de « droit dans la littérature » et de « droit comme littérature » devrait être attirantes pour la communauté rhétorique. Gooch s'arrête sur le verbe *imaginer* (quel verbe pourrait être plus ambigu, plus incertain?) dans sa discussion des théories de White. Cependant, c'est à partir de l'exemple de leur application par White à l'occasion d'une analyse du discours de « Dred Scott » d'Abraham Lincoln (1857) que Gooch illustre l'efficacité des idées de White. Dans ce discours, Lincoln a prononcé une défense du droit à la

liberté de l'esclave afro-américain Scott, droit qui avait été révoqué par la loi du Missouri. L'oraison, qui s'oppose à la décision de la cour, est d'une rhétorique de haute volée, elle est même poétique, et s'appuie sur des textes familiers et vénérés par le public de l'époque. Il s'agit notamment de la Bible et de la Déclaration d'Indépendance (« un document plein d'ambiguïtés et d'incertitudes », selon Gooch). Les images sont audacieuses et les recours à l'*ethos* et au *pathos* sont presque écrasants. L'analyse rhétorique de l'auteur ajoute de nombreuses couches à notre compréhension des deux faces de cette question juridique, et à notre appréciation de l'importance de l'imagination individuelle et de la narration dans la délibération.

Le sujet de Neil Leroux est la rhétorique épistolaire. Son article, "Pastor to the Pope: Martin Luther's Modeling of Proper Christian Service in *Epistola Lutheriana ad Leonem Decimum summum pontificem* (1520)," examine la lettre conciliante de Luther au Pape après que ce dernier l'ait menacé d'excommunication dans une bulle papale. Le document a des secrets : la lettre a été antidatée, de sorte que sa rédaction semble précéder la menace, et l'objectif de cette lettre est masqué. Luther n'avait pas l'intention de revenir sur les critiques qu'il avait adressées à la papauté ; il tenait à exprimer sa bonne volonté et son respect envers le Pape, tout en maintenant sa position selon laquelle le souverain pontife était entouré par des fonctionnaires corrompus. De plus, le sous-texte de la lettre aurait pu avoir des conséquences graves pour son auteur si l'équilibre optimal entre louange et blâme n'avait pas été atteint. L'analyse rhétorique du document par Leroux couvre tous les aspects de ces dualités, en particulier l'utilisation flamboyante que fait Luther de l'antithèse et de la métaphore, qui ne permet que le Pape soit intégré à la Curie, dont Luther a toujours été un descripteur des plus caustiques. Leroux montre également comment Luther utilise l'autorité de la Bible et sa connaissance approfondie de la doctrine chrétienne pour améliorer sa propre crédibilité tout au long de la lettre, qui sert sa position d'humble écrivain tout en lui permettant de formuler

un avertissement sincère à son auguste récepteur. Dans quelle mesure le Pape a-t-il été capable de lire entre les lignes ?

L'article de Lyn Bennett, "Negotiating the Public and the Private: Rhetoric and Women's Poetry in Interregnum England," propose autant un éclairage sur le champ des *Women Studies* que sur la discipline rhétorique. Son étude porte sur la manière dont trois poétesses du XVII^e siècle («Eliza», An Collins, et Anna Trapnel) ont déguisé leur identité, dans leur vie et dans leurs écrits. Leurs œuvres n'ont rien de l'extravagance figurative des textes d'auteurs masculins contemporains, comme Herbert, Donne, ou Lovelace. Au contraire, leur poésie parvient à équilibrer un programme social, qui laisse entrevoir une conviction politique forte, avec une voix plus dépouillée et plus nuancée que Bennett décrit comme participant d'une «tradition méditative. » Alors que la plupart des orateurs étudiés dans ce numéro étaient préoccupés par la réputation et le caractère, ces poétesses construisent intentionnellement un *ethos acceptable* qui vise à convaincre le lecteur de leur engagement religieux et de leur sincérité plus que de leur virtuosité. Bennett aborde le phénomène de dissimulation comme il se présente dans leur poésie. Elle écrit : « Eliza semble savoir que le succès de la persuasion dépend de la capacité à cacher ce qu'il faut cacher et à montrer et ce qu'il faut montrer, et elle semble aussi être consciente que cette demande simultanée et contradictoire de dissimulation du privée et d'exposition publique nourrit chaque acte rhétorique. » Cette observation est, comme par hasard, celle qui a attiré mon attention sur l'incertitude comme sujet commun de tous les articles publiés dans ce numéro.

J'ai gardé le sujet le plus incertain pour la fin. L'article de Stefano Dentice Accadia Ammone, « La Rhétorique de Diomède et la 'seconde Épreuve' d'Agamemnon », analyse un discours de l'*Illiade* d'Homère qui peut être interprété, dans sa totalité, comme signifiant le contraire de ce qu'il semble proposer. Le discours en question provient du Chant IX de l'œuvre, quand Agamemnon s'adresse à son armée, exhortant les soldats à se retirer plutôt

que de rester et de continuer la guerre. Dentice décrit la stratégie employée dans ce passage comme suit : « . . . l'orateur traite de son objet non pas sous forme directe, mais sur un mode allusif, ou bien en feignant de poursuivre un objectif différent de celui qu'il entend en fait atteindre. » Cette simulation implique une rhétorique complexe qui va être reprise et menée à bien par d'autres orateurs : Ulysse et Nestor. L'article révèle le rôle du discours figuré dans la stratégie militaire, et ce faisant, il nous rappelle l'article de Sylvain Rheault. Dans les deux cas, le commandant en chef manie sa logique d'une manière qui, d'une part, fait appel aux émotions et à l'*ethos* du public mais qui, d'autre part, ne trompe personne.

Il est déconcertant, pour celui s'inscrit dans une tradition rhétorique, non seulement façonnée par les principes de la rhétorique classique, mais également par la glorification de ce système, d'accepter un assouplissement progressif de certains de ces principes. Cela est d'autant plus déconcertant que l'abandon de ses canons ne laisse en rien présager du succès ou de l'échec. Les millénaires passent et, aujourd'hui comme hier, tout le monde pratique la rhétorique, sans être conscient de son existence. C'est peut-être pourquoi les rhétoriciens sont d'ardents défenseurs, voire des prosélytes, de leur discipline. Plus nous en savons sur sa pratique dans ce monde post-moderne, plus nous voulons l'expliquer en termes familiers : définir, diviser, etc. Les articles de cette collection troublent la quiétude de ces stratégies.